

L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION
DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Points de mire
Le juste prix du livre

Nouvelle bourse
Jean-Pierre Guay

Enjeux régionaux
**Michel Noël, l'homme
aux cent titres**

Radio-Canada sous haute surveillance

Le rapport qu'entretient la littérature avec les médias a toujours été pour le moins tendu. Dans le contexte actuel – fractionnement des lectorats et des parts de marché, diminution de revenus publicitaires et compressions budgétaires de 25 % sur trois ans à Radio-Canada – quelle idée peut-on se faire de la situation ? Tableau brossé de la place réservée à la littérature dans les médias depuis leur origine, et entrevue avec Patrick Beauduin, directeur général de la radio d'État...

..... PAGE 3

La passion d'un seul homme, Gaëtan Dostie, a conservé toute notre littérature en lieu sûr. À sa suite, Bertrand Laverdure nous fait découvrir un temple aux trésors insoupçonnés : la médiathèque littéraire de la rue de la Montagne...

..... PAGE 4



Un nuage nous vient du gouvernement conservateur. C'est la sombre Loi sur le droit d'auteur, qui planera au-dessus de nos têtes jusqu'à ce qu'elle soit revue par un autre gouvernement soucieux d'équité envers les créateurs.

Les éclaircies sont de nous. De petites pointes de soleil qui éclairent nos vies d'écrivains : des projets qui se réalisent, d'autres qui sont prometteurs et des surprises heureuses. Le projet pilote avec l'agence Patrick Leimgruber connaîtra un aboutissement partiel au début octobre lorsque monsieur Leimgruber viendra rendre compte au c.a. du travail accompli, comme l'exigent les clauses de notre contrat avec lui. Actuellement, les cinq manuscrits choisis sont en lecture chez des éditeurs et dès la signature du premier contrat d'édition, l'agent viendra nous expliquer comment il a réussi à bonifier l'offre initiale. Nous continuerons à faire le suivi dans les mois qui viennent et vous tiendrons informés des résultats.

Ce projet pilote fait partie d'un ensemble qui a pour objectif de trouver des moyens de renforcer le pouvoir de négociation des écrivains et d'augmenter la diffusion de la littérature québécoise. Dans ce même esprit, l'UNEQ a exploré la possibilité d'offrir aux membres des microsites personnels pour les aider à se forger une présence sur le web et à multiplier leurs réseaux ici comme à l'étranger. La première offre qui nous a été faite dépassait largement nos moyens financiers.

Nuageux avec éclaircies

Cet été, j'ai rencontré à Paris la direction de la Société des Gens de Lettres qui nous a proposé de nous greffer à leur ressource au coût de 400 ou 800 euros selon le format de microsité choisi. Entretemps, nous avons demandé à un concepteur montréalais d'évaluer le coût de fabrication d'une structure de microsités que chaque écrivain pourrait personnaliser à son gré. À ce coût, environ 5000 \$, il faudra ajouter celui de la formation d'un employé de l'UNEQ pour répondre aux questions des membres. Le projet ne sera réalisé que s'il intéresse bon nombre de personnes et nous vous consulterons à ce sujet très bientôt. Si le projet montréalais ne se concrétise pas, nous pourrions nous tourner vers la SGDL.

Par ailleurs, le site web de l'UNEQ inclura une zone réservée aux membres qui nous permettra de réaliser des économies d'impression et de poste de près de 10 000 \$ par année.

Parmi les bonnes nouvelles, notons la création de la bourse Jean-Pierre Guay de 3000 \$ offerte par la Caisse de la Culture. Elle sera versée chaque année à un auteur pour un projet d'écriture en cours. Une année sur trois, la bourse sera attribuée à un auteur de non fiction. Le conseil d'administration a aussi formé un comité des membres associés, dirigé par Élise Desaulniers, elle-même membre associée. Le comité aura pour fonction de concevoir des services pour cette catégorie de membres.

Quant aux projets qui se concrétisent, ils concernent tous la diffusion de notre littérature : le Salon du livre de Toronto mettra le Québec à l'honneur cette année, le Salon du livre de Montréal présentera une table ronde sur l'enseignement de la littérature québécoise et la Villa Marguerite Yourcenar, en France, invitera une dizaine d'écrivains québécois à son festival Voix au chapitre en novembre 2013. L'UNEQ a également appuyé le projet de Journées québécoises en Haïti qui devraient se tenir en mai 2013. Ce dossier-là est à suivre.

Enfin, dans la foulée des récentes nominations au Conseil des ministres du nouveau gouvernement, l'UNEQ entend intensifier ses représentations afin de faire valoir les droits des écrivains et remettre à l'ordre du jour les dossiers qui nous préoccupent.

Conclusion : même pour les percées de soleil, on n'est jamais si bien servi que par soi-même...

Danièle Simpson



UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Danièle Simpson, présidente
André Roy, vice-président
Suzanne Aubry, secrétaire-trésorière
Mylène Bouchard, administratrice, représentante des régions
Élise Desaulniers, administratrice
Sylvie Desrosiers, administratrice
Sylvain Meunier, administrateur

Comité de rédaction

Jean-François Caron, rédacteur en chef
Ève Boissonnault, Bertrand Laverdure,
Maya Ombasic, André Roy

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca
www.litterature.org
www.luniquejournal.wordpress.com
facebook.com/LuniqueJournalDeLUneq/

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

Littérature dans les médias

RADIO-CANADA SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Nouvelle aiguille dans la pelote hérissée de cette relation pour le moins épineuse qui se brode entre littérature et médias. On reprend ça depuis le début, et on se penche sur le cas de la radio de Radio-Canada.

Jean-François Caron

Dès le XIX^e siècle, la révolution déclenchée par la création de la presse moderne a suscité des changements profonds dans les pratiques lectorales et favorisé le développement d'une nouvelle vie intellectuelle. Avec la circulation massive des idées et des textes rendue possible par la venue de la presse, nous avons assisté à des transformations culturelles et littéraires d'ampleur. Médias et littératures sont depuis indissociables, mariés dans un rapport d'influence et d'interdépendance.

Mais alors que les médias étaient, à leur origine, des alliés de taille, il n'a pas fallu longtemps pour qu'ils prennent leur distance. Car si le développement des journaux a favorisé celui de la littérature en démocratisant l'écrit, et par là, la lecture, le rapport que les milieux littéraires ont entretenu avec les médias depuis a été le plus souvent conflictuel. Même Balzac, pourtant journaliste, parlait du journal comme d'une machine diabolique qui allait engendrer tous les maux de la littérature...

« Ni lu ni connu »

Ce rapport d'amour/haine trouve son origine dans la confrontation de deux visions qui s'entrechoquent depuis l'aube des journaux. D'un côté, les écrivains souhaitent qu'on parle d'*œuvres littéraires*, de *leurs œuvres* autant que possible, et idéalement, qu'on en fasse de véritables critiques plutôt que de seulement les survoler. De l'autre – le côté des médias en général –, c'est au loisir qu'on s'intéresse, à la lecture bien plus qu'à la littérature. Dans les cas où on veut bien en parler.

En 1825, Stendhal, admettant que les médias avaient apporté une certaine liberté, reprochait à la presse de mener la littérature à sa perte, dénonçant la place sans cesse amoindrie qu'elle lui réservait : « De nos jours, hélas ! la politique vole la littérature, qui n'est qu'un pis-aller ». Comme quoi nous ne sommes pas devant une situation inédite.

Pas besoin de remonter aussi loin, direz-vous à raison. « Superficialité, mode, argent, patrons, impérialisme : autant de facteurs qui appauvrissent les pages littéraires de nos médias. Nous sommes à l'heure de l'histoire qui abolit la notion même de culture. Les écrivains assistent, impuissants, au terrorisme de la consommation et constatent l'anémie intellectuelle des médias », écrivait Bruno Roy dans



« Nous sommes censés couvrir l'ensemble de la culture et de l'expression culturelle coast to coast, comme on dit en bon français, depuis Halifax jusqu'à Vancouver. » – Patrick Beauduin, directeur général de la radio de Radio-Canada.

un compte-rendu du colloque *Critique(s)/écrivains/lecteurs*, publié dans *Lettres québécoises* en... 1990.

Plus ça change, plus c'est pareil. La place accordée au livre dépend surtout des contraintes qu'impose le média en lui-même et des moyens dont il dispose. Exit la critique institutionnelle, plus didactique et profonde, riche de ses nombreuses références : la critique médiatique choisira plutôt de revêtir un caractère plus polémique, superficiel, spectaculaire. On préférera la vulgarisation, voire la promotion.

Il faut sans doute encore tâter de l'histoire pour évaluer la situation actuelle avec justesse. Lors de sa saison 1993-1994, l'émission *Sous la couverture*, diffusée à la télé de Radio-Canada, traitait de 256 titres. Combien étaient québécois ? Un maigre 21 %. Plusieurs fois les voix d'écrivains ont dû se faire entendre pour ramener la société d'État à l'ordre – qu'on se souvienne de la scansion du slogan *Ni lu ni connu*, en 2003, devant la tour radio-canadienne... Et la disparition de la Chaîne culturelle, que plusieurs d'entre nous ont encore de travers dans la gorge... Mais qui ne réussissait à aller chercher, au moment de sa disparition, qu'une part d'audience de 0,8 %.

C'est donc dans cette lignée qu'il faut envisager la prise de parole de Marie-Ève Sévigny qui, inquiète devant la présentation d'ouvrages unilingues anglophones à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit !*, a adressé une lettre de récriminations à la direction de la Première Chaîne, appuyée sur une pétition de plus de 300 noms.

..... suite en page 4

Outre la littérature

En entrevue, le directeur général de la Première Chaîne, **Patrick Beauduin**, avoue que l'équipe de *Plus on est de fous, plus on lit!* a été ébranlée par la lettre et la pétition qui lui avaient été aussi adressées. Confronté aux principales interrogations soulevées par Sévigny, Beauduin a clarifié sa vision de la mission et des objectifs de Radio-Canada ainsi que leur application dans le cadre de sa principale émission littéraire.

Mis devant l'évidence de la présentation d'ouvrages ou de magazines unilingues anglophones comme *Bazaar*, *Harper's Magazine*, *Newsweek*, *Esquire* ou *Vanity Fair*, Beauduin admettra lui-même que la mission de Radio-Canada est de faire connaître la littérature et l'écriture francophones du Canada. Alors comment cela se justifie-t-il? Pour le directeur général, *Plus on est de fous, plus on lit!* doit ouvrir des horizons. La présentation de magazines et

« On est d'abord une chaîne d'information. Le mandat des émissions est la promotion de la création francophone, mais on n'est pas stricto sensu attaché à ne parler que de médias ou de contenus francophones. »

– Patrick Beauduin.

de livres étrangers – avec des écarts lorsqu'ils sont unilingues anglophones – ne répondrait qu'à un désir d'ouverture : il s'agirait d'un appel à la curiosité. « On est d'abord une chaîne d'information. Le mandat des émissions est la promotion de la création francophone, mais on n'est pas *stricto sensu* attaché à ne parler que de médias ou de contenus francophones. On est censés éclairer les gens sur des sujets, quelles que soient nos sources. Je veux plus de curiosité, je veux qu'on défriche. Le vrai défi en 2012, c'est de faire lire. On s'est dit qu'on devait faire une émission quotidienne qui donnerait le goût de lire, mais de lire tout. »

Il faut admettre que l'émission suscite cette curiosité de multiples façons, s'intéressant aux formes les plus variées de l'écrit, qu'on pense aux scénarios qui sont mis en lecture, ou même à l'outre-littérature (blogues, Twitter, statuts Facebook, etc.). Si tout cela ne répond pas au désir des écrivains de profiter d'une couverture plus critique des œuvres québécoises, il faut au moins admettre qu'on réussit à dynamiser la lecture, voire à dépoussiérer efficacement l'image que nous nous faisons de l'écriture.

Or, cette ouverture à tous les genres – même les plus prosaïques – pose derechef la question de la présence de la littérature québécoise sur les ondes. Soutenant que personne ne profiterait d'une émission pointue et trop intellectualisante, ce qui réduirait selon lui l'auditoire et, corollairement, la portée du contenu de l'émission, Beauduin rappelle que le mandat de Radio-Canada est national. « Devant le CRTC, mon mandat n'est pas québécois. Nous sommes censés couvrir l'ensemble de la culture et de l'expression culturelle *coast to coast*, comme on dit en bon français, depuis Halifax jusqu'à Vancouver. » Il rappellera qu'il doit aussi tenir compte des cotes d'écoute, ne serait-ce que pour justifier ses choix. « Dans les mots "service public", il y a le mot public. Je ne peux pas faire une radio qui aurait un contenu tellement segmenté qu'à un moment donné je n'aurais plus d'auditeurs. »

Plus de place

Patrick Beauduin défendra toutefois le bilan de la société d'État depuis les dernières années. De *Vous m'en lirez tant*, qui ne proposait que 2 heures d'émission liée à la littérature – de surcroît un dimanche après-midi –, Radio-Canada a choisi de passer à la quotidienne *Plus on est de fous, plus on lit!* – d'abord présentée quatre jours par semaine (4 heures hebdomadaires) – jusqu'à la même quotidienne présentée cinq jours, en début d'après-midi avec rediffusion en soirée, équivalent à 10 heures par semaine. Si le directeur général admettra que ce choix de la rediffusion dépend aussi de considérations budgétaires, il arguera qu'il a tout de même sélectionné cette émission plutôt qu'une autre, ce qui permettrait de rejoindre deux auditoires différents.

Cet intérêt grandissant pour la littérature montré par la Première Chaîne n'est peut-être pas étranger à la remontée de popularité de la lecture dans les chaumières québécoises. Les dernières statistiques publiées par le MCCCQ (*Enquête sur les pratiques culturelles au Québec*, 2010) indiquent une nette progression de la lecture du livre au Québec depuis le début du siècle – ce qui est rassurant, étant donné la chute libre qui avait été observée avant l'an 2000. On observe que près de 60 % de la population adulte s'adonnerait maintenant à la lecture de livres (50,1 % des hommes et 67,5 % des femmes), contre une moyenne globale de seulement 52 % en 1999.

Remarquons toutefois aussi cette autre statistique : la tendance à lire *en français* serait passée de 71,2 % en 1999 à 75,2 % en 2004. Ce phénomène est d'autant plus intéressant que, selon le rapport du MCCCQ, « de plus en plus d'anglophones et d'allophones lisent en français ». Voilà qui montre sans doute que les livres francophones méritent une place grandissante dans les médias.

Esprits libres et critiques

Les écrivains sont en droit d'être critiques. Évidemment, tout est perfectible. ARTV, qui voit diffusée une nouvelle émission sur la lecture, n'est pas une chaîne généraliste – *Lire* ne sera donc disponible que pour ses abonnés. Il s'avère aussi qu'il existe nombre de titres et de revues franco-phones d'intérêt, assez pour remplir bien plus que les plages horaires réservées à la littérature sur les ondes, même si ces dernières augmentent. Et que dire du nombre de livres québécois, dont le corpus augmente de plus de 5000 nouveaux titres par année...

La relation de tous les tiraillements qui lie le milieu littéraire à la société d'État depuis sa création montre qu'une vigilance de tous les instants est de mise. Que cela ne nous empêche pas de soutenir Radio-Canada et de reconnaître le travail qui est fait pour valoriser la lecture et l'écriture, surtout dans la conjoncture actuelle – compressions budgétaires historiques de 25 % sur 3 ans, compétition accrue, recherche de nouveau financement. Mais que l'on sache : les écrivains sont des esprits libres et critiques. Vigilants, ils le seront.

L'ancienne maison somptueuse d'Antoine-Olivier Berthelet, grande bâtisse de pierre grise sur la rue de la Montagne, entre Sainte-Catherine et René-Lévesque, cache un grand joyau de notre patrimoine littéraire et iconographique : la Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie.

tous azimuts tout ce qu'il trouve sur la littérature québécoise que ce soient des pièces du XIX^e siècle ou des œuvres récentes. Il garde tout. N'a pas le temps de classer ou de ranger l'entière de ses prises (il faut pénétrer dans la pièce interdite aux visiteurs, le grand capharnaüm de la médiathèque, pour réaliser à quel point cet effort de collectionneur est gigantesque), mais s'engage à fond dans la pédagogie vivante de notre histoire littéraire en offrant des visites guidées et de multiples publications nouvelles

Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie

NAISSANCE D'UN MUSÉE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Bertrand Laverdure

En 1952, un petit garçon de six ans reçoit des mains d'Alfred Desrochers un exemplaire de son célèbre recueil *À l'ombre de l'Orford*. Le poète, solennel, lui confie alors : « Garde-le précieusement car notre littérature est menacée de disparaître ! Nos livres ne sont conservés nulle part, n'atteignent pas nos lecteurs. Nous n'existons pas ! ».

Le jeune Gaëtan Dostie, en acceptant ce cadeau des mains du grand poète, conçoit dès lors l'importance incommensurable de la conservation, de l'archivage, afin de perpétuer les traces de notre littérature embryonnaire. La Bibliothèque nationale du Québec est créée en 1967 et le dépôt légal en 1968. Mais ces avancées notoires en archivistique ne comblent pas la soif immense de conservation de notre littérature qui taraude Gaëtan Dostie.

Très tôt, il se met à collectionner les éditions originales, les manuscrits, les affiches ; il accumule les livres, thésaurise

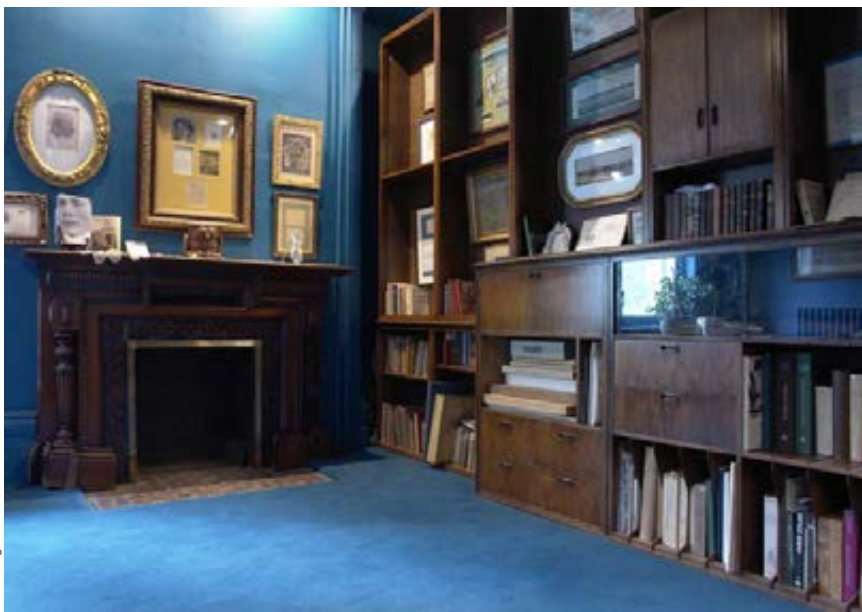
sur notre iconographie littéraire. L'idée lui vient un jour, en organisant en 1976 le *Solstice de la poésie québécoise*, de préserver sur vidéo les prestations de lecture publique de tous les poètes participants. Exercice de conservation vidéographique qu'il a continué de pratiquer jusqu'à aujourd'hui. Dans ses banques d'images mouvantes, plus de cinquante poètes ont été immortalisés.

Le vidéaste, le collectionneur, l'archiviste et poète a fini par trouver un endroit pour recueillir et présenter toute sa collection en 2009. Véritable caverne d'Ali Baba pour l'amateur de l'histoire de notre littérature, il consacre la vocation du 1214 de la Montagne et y installe alors officiellement la *Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie*. Plus de 20 000 pièces imprimées, manuscrits, tableaux, images et affiches y sont mis en valeur. Chacune des pièces de la maison a été transformée en salle thématique. Vous y retrouverez le salon « Harfang des neiges » qui couvre la période 1830–1895 ; le salon « Montréal, au temps de l'école littéraire 1895–1935 » ; le salon « Ouverture à la modernité 1936–1948 » ; le salon « L'âge des paroles » qui rassemble des œuvres d'automatistes et des membres fondateurs de l'Hexagone ; vous y croiserez également un salon dédié à Gaston Miron et à l'Ordre du Bon Temps ; et d'autres couloirs qui offrent à l'œil une myriade de trésors littéraires et iconographiques.

Animées par Alexandre Belliard, auteur-compositeur-interprète, des soirées poésie et musique sont également au programme de la Médiathèque. Des visites guidées du musée sont offertes du lundi au vendredi, de 10h à 18h, et Gaëtan Dostie lui-même se fera un plaisir de vous raconter l'histoire concrète de notre littérature à travers les âges et ses documents précieux qui en témoignent.

Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie, 1214, rue de la Montagne, 514 861-0880, info@mldg.ca.

Salon « Montréal, au temps de l'École littéraire, 1895-1935 »



Le livre électronique

DANS LA MIRE DE LA JUSTICE AMÉRICAINE

The Authors Guild, l'union des écrivaines et des écrivains américains, a pertinemment pignon sur rue à New York, le haut lieu de l'industrie de l'édition au pays de l'oncle Sam. Mais c'est d'une autre « grosse pomme » dont il s'agit quand vient le temps de parler du livre électronique, surtout lorsque la justice américaine s'en mêle.

Ève Boissonnault

L'industrie du livre aux États-Unis, c'est la belle affaire. Selon *Publishers Weekly*, ce segment de l'économie affichait des ventes de 27,2 milliards de dollars l'an dernier. De tous les auteurs américains, plus de 8000 sont membres de The Authors Guild, qui se porte à la défense du droit d'auteur, des contrats d'édition équitables et de la libre expression. Mais depuis le printemps dernier, les dirigeants de l'union qui célèbre cette année son centième anniversaire s'inquiètent pour le futur du livre, surtout celui qui n'est pas imprimé sur support papier.

Force est de constater que d'importants changements planent à l'horizon : les ventes du livre électronique font dorénavant une chaude lutte au livre traditionnel, en hausse de 117 % en 2011. Tandis que d'importants libraires font faillite et mettent la clé dans la porte de centaines de boutiques (on pense au géant Borders), les profits vont aux tyrans des bas prix, les cyberlibraires comme Apple et Amazon, qui offrent des livres sur diverses plateformes à prix fort alléchants.

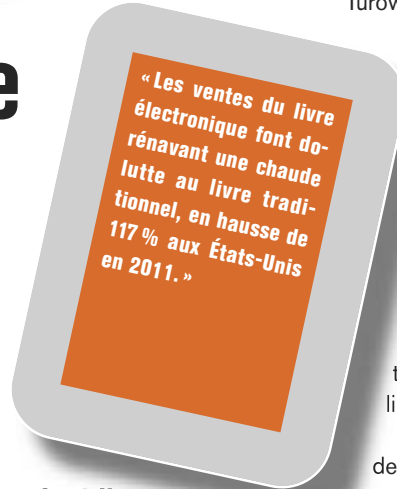
Ce changement de modèle dans la vente du livre a d'ailleurs attiré l'attention du Département de la justice des États-Unis. Le 5 septembre dernier, dans un jugement préliminaire, la juge Denise Cote a déclaré coupables de collusion Apple et cinq grandes maisons d'édition américaines, dont Hachette et HarperCollins. Les éditeurs et le distributeur sont accusés par le gouvernement américain d'avoir fixé les prix de la vente du livre électronique, un crime financier selon les politiques antitrust américaines. Pour éviter un procès, trois des cinq éditeurs ont accepté de payer des

sommes de 69 millions de dollars qui seront répartis parmi les consommateurs.

Toutefois, pour The Authors Guild, il s'agit là d'une décision controversée et potentiellement désastreuse pour l'industrie du livre. Dans une lettre ouverte, le président Scott

Turow a précisé que son union était contre un tel règlement visant à augmenter la compétition au niveau des prix de vente offerts aux consommateurs. « Un tel scénario permet à Amazon de poursuivre ses pratiques de prédateur », a-t-il décrié dans une lettre ouverte. Misant sur des ventes au volume, Amazon n'empêche qu'une très petite marge de profit sur chaque item vendu, souvent moins de trois pourcent, ce qui lui permet de vendre de nouveaux titres à bas prix, au détriment des petits libraires.

« Le jugement a été rendu sans que des études économiques n'aient été menées », poursuit M. Turow, qui exprime les inquiétudes d'une industrie entière, à savoir un retour vers le passé où Amazon détenait 90 % du marché du livre numérique. Alors que chez nous, l'UNÉQ surveille de près l'évolution de la vente du livre électronique sur le marché québécois, la guerre des prix du « ebook » est de nouveau relancée chez nos voisins du Sud.



LA CLAUSE QUI TUE

Signez ici pour la vie... et l'au-delà

Formulation de la clause

L'auteur cède à titre exclusif à l'éditeur tous les droits requis pour fins de publication et d'édition de l'œuvre pour la durée du droit d'auteur.

Mise en garde

La durée du droit d'auteur est présentement la vie de l'auteur, plus 50 ans. Mais serez-vous toujours heureux de votre relation avec l'éditeur dans cinq, dix ou trente ans? Si les éditeurs prévoient invariablement cette clause au contrat pour éviter une gestion laborieuse des droits relatifs à leur catalogue d'œuvres, l'auteur-e devrait éviter de signer un tel pacte. Mieux vaut réduire la durée de l'entente et prévoir une renégociation à l'échéance. L'auteur-e dispose ainsi d'une marge de manœuvre satisfaisante.

Pour mieux lire entre les lignes de votre contrat d'édition, prenez rendez-vous avec M^e Véronique Roy par l'entremise de l'UNÉQ, qui offre à ses membres une heure de consultation juridique sans frais par 12 mois. (E. Boissonnault)

Prix en considération

NOS LIVRES À JUSTE PRIX

En pleine campagne électorale, une coalition d'organismes ont fait tonner le canon de leurs voix : des mesures doivent être prises pour protéger les auteurs et l'industrie du livre. C'est ça, *Nos livres à juste prix*.

Jean-François Caron

Il faut marcher dans Paris au moins une fois dans sa vie, sans destination, seulement pour arpenter ses quartiers. Sur son chemin, en plus des cafés, boulangeries, tabacs et sandwicheries, on trouvera ces minuscules librairies, recelant sur leurs rayons encombrés nombre de trésors insoupçonnés. Des librairies qui, plutôt que de disparaître, écrasées par les géants du livre, tiennent le fort – et, malgré le caractère parfois particulièrement restreint de leur part de marché (chez les libraires ultra spécialisés), qui arrivent à garder pignon sur rue. Sans doute n'est-ce pas étranger à la Loi sur le prix unique, qui a déjà plus de trente ans là-bas.

Alors que la majorité des pays membres de l'OCDE ont aussi légiféré pour encadrer la vente des livres sur leur territoire, le Québec traîne de la patte, même si chacun connaît les particularités inhérentes au marché québécois et les dangers auxquels il est exposé. L'industrie dont on parle ici mérite qu'on se penche enfin sur la question : en plus de contribuer au rayonnement national et international de la culture québécoise, elle représente annuellement : 800 millions de dollars, 12 000 employés, 200 librairies agréées, 160 éditeurs, et plus de 5 000 nouveaux titres publiés.

Si l'action des dernières semaines est vigoureuse, concertée – et efficace – il y a bien des années que des voix se font entendre pour recommander une politique de réglementation du prix du livre. Lors du Sommet sur le livre et la lecture de 1998 – celui-là même qui donna naissance à la politique de la lecture et du livre et qui fit germer le projet de la Grande Bibliothèque – Louise Beaudoin, qui était ministre de la Culture et des Communications, avait déposé un rapport sur la question du prix unique.

Déjà à cette époque, on mettait en relief les réelles difficultés vécues par l'industrie du livre : « déréglementation, poussée des grandes surfaces, précarité de l'édition et de la librairie, concurrence étrangère, concentration en faveur

des très grandes entreprises ». Finalement, le monde et les temps ne changent pas tant que ça... Force est d'admettre que la situation n'est pas encore corrigée.

Plus que jamais, le filtre du marché ne laisse passer sur les rayons et les tables des grandes surfaces que les œuvres déjà les plus largement diffusées. Cette situation est préoccupante, nuisant grandement à la richesse et à la diversité de la littérature québécoise. Mais entre nous, faut-il encore s'en convaincre? Les arguments en faveur d'une législation régulant le prix du livre sont-ils encore nécessaires?

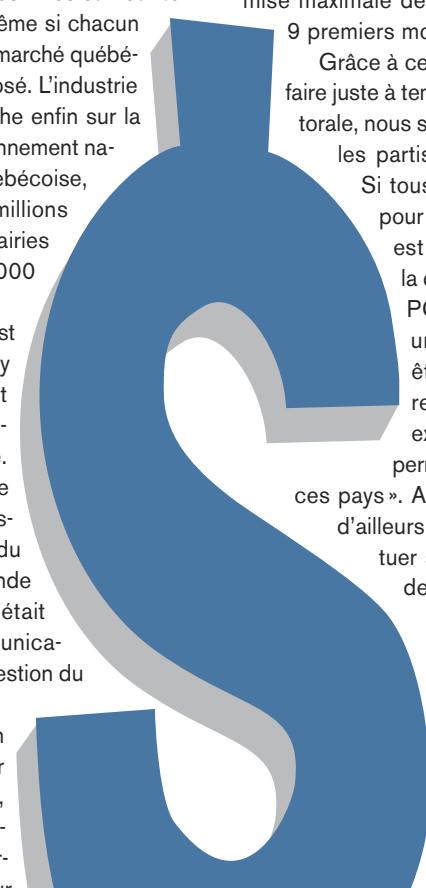
Aujourd'hui, l'argumentaire soutenu par la plus grande part des acteurs du milieu du livre pour que soit mise en place une politique du juste prix, c'est au public et à la gence politique qu'il faut le rappeler. C'est ce qui justifie l'action concertée entre les associations cosignataires de *Nos livres à juste prix* : l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), l'Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française (ADELF), l'Association des libraires du Québec (ALQ), la Fédération québécoise des coopératives en milieu scolaire (Coopsco), le Réseau BIBLIO du Québec et Bibliothèques publiques du Québec (BPQ) et l'UNEQ. Concrètement, la proposition serait de permettre une remise maximale de 10 % sur les nouveautés pendant les 9 premiers mois de sa mise en marché.

Grâce à cette initiative qui a vu son dévoilement se faire juste à temps, pendant la dernière campagne électorale, nous savons dorénavant ce qu'en pensent tous les partis représentés à l'Assemblée nationale.

Si tous ne se sont pas prononcés clairement pour une politique du prix réglementé, chacun est en faveur d'une étude approfondie de la question du marché du livre. Alors que le PQ croit que « la mise en place du prix unique du livre est une mesure qui doit être envisagée sérieusement », la CAQ reconnaît qu'une « telle réglementation existe ailleurs dans le monde et qu'elle a permis de consolider l'industrie du livre dans ces pays ». Avant de perdre le pouvoir, le PLQ avait d'ailleurs annoncé dès juin qu'il était prêt à « statuer sur l'opportunité de réglementer le prix de vente des livres neufs. »

Ne serions-nous pas devant l'un de ces dossiers consensuels sur lesquels pourrait se pencher notre nouvelle Première ministre dès les premiers mois de son mandat?

À consulter et partager dans vos réseaux : noslivresajusteprix.com.



Nouvelle bourse d'écriture

L'UNEQ annonce la création d'une nouvelle bourse d'écriture offerte à tous ses membres : la bourse *Jean-Pierre Guay - Caisse de la culture*.

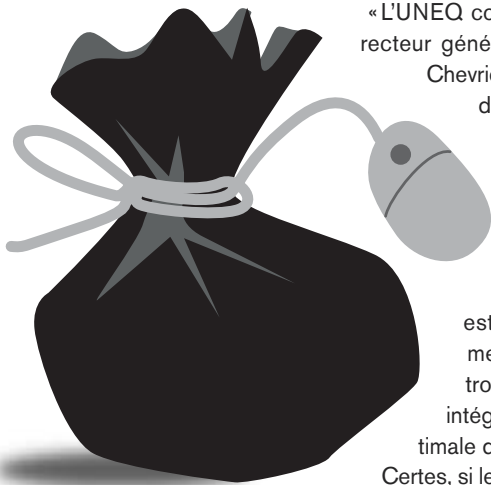
André Roy

Afin de rendre hommage à la mémoire de Jean-Pierre Guay (1946-2011), dont le travail à la présidence de l'UNEQ a permis, d'une part, d'obtenir un règlement important dans le dossier de la reprographie, ce qui a, notamment, donné à notre union une assise financière solide et, d'autre part, permis l'établissement du Fonds de secours Yves-Thériault, la direction de notre association a mené des discussions avec le directeur général de la Caisse de la culture, **Claude Demers**, afin de créer une bourse d'écriture destinée à tous les membres de l'Union. La bourse sera remise une fois l'an et sera dotée d'un somme de 3 000 \$ offerte par la Caisse de la culture.

« L'UNEQ continue ainsi, nous confie le directeur général de l'Union, Francis Farley-Chevrier, d'assumer sa mission qui est de favoriser de meilleures conditions financières aux écrivains. Elle permettra de les soutenir dans leurs projets, pour qu'ils les mènent à bon port. » Farley-Chevrier tient à préciser que cette bourse est réservée à tous, aussi aux membres associés (une fois sur trois) dans le but d'une meilleure intégration et d'une participation optimale de leur part.

Certes, si les grandes lignes directrices qui ont mené à implanter cette bourse sont définies et confirment les buts de notre association, il reste à préciser les critères des demandes, comme la date de soumission des candidatures, leur admissibilité, l'énoncé des projets, des échantillons de travail, etc. Naturellement, il y aura la mise sur pied d'un jury de pairs, au nombre de trois, auquel participeront deux membres externes. Un observateur veillera au bon déroulement des délibérations. Des informations plus complètes sur cette bourse seront bientôt dévoilées.

« Nous croyons, conclut le directeur général, que les membres apprécieront beaucoup ce nouveau geste de l'Union pour les aider et les encourager dans leur travail. »



JEAN-PIERRE GUAY,
LE SINCÈRE MÉTHODIQUE

Bertrand Laverdure

Jean-Pierre Guay, grand diariste, poète important, est décédé le 25 décembre 2011. Peu de gens le savent, mais s'est éteint alors un inestimable confesseur dont l'entreprise, comme celle du Genevois célèbre, « n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. »¹ Pendant plus de vingt ans, cet homme s'est transformé en témoin privilégié de sa propre vie, notant tout, ne ratant rien (à tout le moins ce qu'il en dit), n'épargnant aucun ami, ni ennemi, auscultant tel un anthropologue social les dessous de la vie littéraire québécoise, rapportant tout ce qu'il entendait dans les coulisses, lors de son passage à l'UNEQ, à la revue *Estuaire* et poursuivant l'expérience bien au-delà du moment où il se coupa du monde, préconisant la réclusion, biffant d'un trait, excédé, la majorité de ses rapports avec autrui.

Celui qui a écrit « j'ai toujours pensé que la distinction entre vie privée et vie publique est un piège à cons dont ne seront toujours victimes que ceux qui s'obstinent à vouloir la maintenir »² a vécu selon cet adage, cette croyance qu'il faut tout écrire. Né le 12 juin 1946, cofondateur de la revue de poésie *Estuaire*, président de l'UNEQ de 1982 à 1984 (sous son mandat on a établi un service de gestion des droits de reprographie, ancêtre de l'agence Copibec qui a permis aux auteurs d'être rétribués pour leurs œuvres photocopiées en institution d'enseignement), il aura collaboré également aux journaux *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Soleil*, *L'Action* et *La Nouvelle Barre du Jour*.

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, (incipit).

2. Jean-Pierre Guay, *Un homme trop bon : Le journal, novembre 1986 - mars 1987*, Les Herbes rouges, 1997, p. 6.

Mainmise sur le Web

La revue *Mainmise*, célèbre représentante de la contre-culture québécoise, publiée de 1970 à 1978, a ressurgi depuis peu dans toute sa splendeur sur le web. Mêlant textes polémiques, bd, manifestes écologistes, sexualité exacerbée et propos progressistes de toutes sortes, cette publication qui a accueilli les textes de Jean Basile et de Denis Vanier, entre autres, renaît sur le site mainmise.ca où l'on peut y feuilleter la totalité des soixante-dix-huit numéros. Belle initiative bibliophilique. (B. Laverdure)

Au printemps dernier, les réactions ont été vives lorsqu'une lettre d'opinion a remis à l'ordre du jour une section du site de la Ville de Montréal, écrite en « *ortograf altêrnativ* ». On fait le point sur cet outil de communication qui a soulevé les passions.

Jean-François Caron

Sur la page d'accueil du site Internet de la ville de Montréal, un logo qui pourrait passer inaperçu : quelques pièces de casse-tête colorées, accompagnées du texte « accès simple ». C'est cet hyperlien qui donnera la possibilité à l'internaute de choisir une interface écrite en « *ortograf altêrnativ* », cette façon extrêmement simplifiée d'écrire le français.

C'est une collaboration avec le Groupe Défi apprentissage qui a mené à la mise en place de cette section spé-

Ortograf altêrnativ

REPRENON POSESYON DE NOTR LANG

ciale en 2005 – ce qui n'a jamais été une prise de position en faveur d'une généralisation de cette pratique à toute la francophonie. Elle est ici destinée à un bassin très restreint d'usagers, des individus montrant des déficiences intellectuelles profondes liées par exemple à la trisomie ou à l'autisme (quotient intellectuel de 25 à 55, ce qui représente 2% de la population seulement).

Au cours de la dernière décennie, des élèves montrant de tels besoins ont effectivement acquis des capacités lectorales nouvelles grâce à l'*ortograf altêrnativ*. Cette appropriation d'une certaine aptitude (minimale) à la lecture permet donc à des personnes ayant des incapacités intellectuelles majeures d'atteindre un nouveau seuil d'autonomie – limité aux cas où ils pourront avoir accès à des textes écrits de cette façon.

C'est dans cette optique que le site de la Ville de Montréal est disponible non seulement en version textuelle simplifiée, mais retranscrit en *ortograf altêrnativ*. Certaines personnes ayant appris à se débrouiller et à lire grâce à cet outil simplifié de transcription phonétique de la langue ont depuis accès à toutes les informations nécessaires pour leur bonne intégration citoyenne dans la métropole.

Cette utilisation très pointue de l'*ortograf altêrnativ*, si elle est très limitée dans son application, ne représente donc pas un danger pour la langue française telle que nous la connaissons – pas plus que la transcription sonore, le braille ou le langage signé.

Un ta d'incohérence

À notre époque de grands bouleversements médiatiques, avec le laxisme dont fait preuve une grande partie de la population dans l'instantanéité du clavardage, l'intimité d'un texto ou l'envoi d'un courriel rapide, un mouvement est né qui souhaite une réforme en profondeur de l'écriture de la langue française et qui espère voir l'*ortograf altêrnativ* devenir la norme. C'est le cas de Mario Périard, qui en lance l'appel sur le site Internet www.ortograf.net : « *pluto ke d'atandr vènemane et pasivman une "réformèt" parsiel de l'ortograf venan d'une kelkonk otorité, prenon posesyon de notr lang an nou-z apuiyan sur une norm simpl é présiz d'ortograf ki s'apran an 5 minut* ». Et il va beaucoup plus loin : « *L'ortograf, loin de structuré la pensè dè-z usagé du françè, contribu pluto à lè-z abrutir par la mémorization d'un ta d'incohérence* ».

Quoi qu'en pense celui qui se proclame porte-parole de l'*ortograf altêrnativ*, l'écriture de la langue aide à en comprendre l'organisation et favorise la structure même de la pensée. Réduire cette écriture au simple calque de phonèmes ne permet plus de déceler les relations plus ou moins évidentes qui se tissent entre les mots.

Même une langue d'une extrême simplicité comme l'espéranto tient compte dans sa construction des racines et du rôle grammatical de chaque mot, les faisant entendre à l'oral, ce qui permet une transcription phonétique de la *internacian lingvon* grâce à un alphabet phonétiquement sans exception – chaque lettre correspondant à un seul et unique son.

Si on tente la même chose en français – c'est la prétention des défenseurs de l'*ortograf altêrnativ* –, on se trouve face à un problème : les fonctions des mots ne sont pas toujours audibles. Si le rôle de chaque mot n'est plus écrit ni prononcé, quand et comment apprendrons-nous à les comprendre ?

Déjà combien d'erreurs sont faites par des élèves du secondaire ou du cégep, parmi lesquels certains écrivent « au son » ? Lorsqu'un étudiant écrit d'Iséult qu'elle « s'appui-toi sur son sort » [*sic*], on sait qu'une compréhension essentiellement orale de la langue serait largement hypothéquée.

C'est sans compter que d'une région à l'autre du globe, et même sur le territoire québécois, l'oralité s'entonne différemment selon le lieu où l'on se trouve. Elle est mouvante, colorée par les lieux et l'expérience des gens qui les habitent. La langue a besoin d'un socle solide pour tenir, et c'est l'application un peu rigide, certes, mais nécessaire, des normes orthographiques et grammaticales qui a permis à la francophonie de se disperser dans le monde sans jamais se perdre.

Qu'on puisse adapter l'écriture pour en favoriser la compréhension par des clientèles cibles très restreintes, malgré les limites de l'application d'une telle pratique, soit. Mais qu'on veuille l'appliquer à toute la francophonie demeure un projet difficile à soutenir.

Nord-Ouest du Québec

SONIA COTTEN

C'est dans le cadre de la soirée de clôture des Journées de la culture 2012, tenue le 29 septembre au Café-Bar L'Abstracto, que la Ville de Rouyn-Noranda remettait ses Prix de la culture.

L'un des lauréats de cette huitième édition, dans la catégorie *Organisme ou événement de la relève*, est sans contredit d'un grand apport au milieu littéraire témiscabibien.

Il s'agit de la maison d'édition Les Éditions du Quartz, qui est une toute jeune coopérative de solidarité dont la mission est de publier et diffuser des ouvrages d'ici et d'ailleurs contribuant à la vitalité culturelle de l'Abitibi-Témiscamingue.

Selon le jury des Prix de la culture, Les Éditions du Quartz se sont mérité ce prix « pour l'apport significatif de cette jeune maison d'édition qui rallie des membres enthousiastes, la volonté et l'expertise de ses membres à mettre en valeur les auteurs et l'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue et pour avoir su se démarquer en très peu de temps grâce à la qualité de ses publications et le professionnalisme de ses activités. »

Les Éditions du Quartz ont le vent dans les voiles avec six publications présentées au Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue, qui a eu lieu du 24 au 27 mai dernier à Rouyn-Noranda.

Leur catalogue comprend d'ores et déjà sept livres, et il y a fort à parier que 2013 nous réserve plusieurs grands crus...

www.editionsduquartz.com



Laurentides

PAULINE VINCENT

À l'occasion de son 10^e anniversaire, l'Association des auteurs des Laurentides cherchait un projet pour se démarquer et pour amasser des fonds afin de consolider sa mission de promotion des écrivains et de la littérature, d'où l'idée folle d'écrire un guide à la fois historique, touristique et littéraire. Deux ans de travail intense plus tard, **Ugo Monticone**, **Monique Pariseau**, **Lyne Rouillé** et moi-même remettons un manuscrit mille fois révisé à l'éditeur Marcel Broquet. Et en juin dernier naissait ce magnifique livre qui est devenu le nouvel ambassadeur de notre région.

Flâneries laurentiennes : histoire, tourisme, littérature s'inscrit comme la plus importante réalisation de l'association jusqu'à maintenant. Pour les auteurs, cette aventure a permis de s'imprégner d'un immense sentiment de fierté et d'appartenance à notre milieu, et de découvrir de belles pages de notre littérature souvent méconnues.

Flâneries laurentiennes, c'est la rencontre avec 150 auteurs professionnels qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, sont nés, ont travaillé ou ont vécu dans ce décor qui a ciselé leur esprit créatif, attisé leur inspiration et insufflé leurs mots. Ils sont romanciers, essayistes, poètes, biographes, dramaturges, scénaristes, auteurs pour la jeunesse et conteurs, et tous ont participé à l'épanouissement de la littérature et de la pensée québécoise.

Qui mieux que **Francine Ouellette**, écrivaine des Hautes-Laurentides, pour en signer la préface? Auteure prolifique et spécialiste de l'histoire laurentienne et autochtone, elle a à son crédit plusieurs livres à succès dont *Au nom du père et du fils*, *Le Sorcier* et la saga historique *Feu*.

Répertorier les écrivains a demandé une recherche approfondie. Les auteurs du livre sont conscients que des noms ont pu échapper à leur vigilance et ils ont respecté le désir d'anonymat de certains. Par ailleurs, comme les Laurentides attirent régulièrement leur flot d'auteurs, leur recensement exigera une mise à jour assidue.

Je vous invite donc à partager avec nous ces moments de bonheur dans ce voyage dans le temps, la nature et les mots!

LESLIE PICHÉ

Juin – Par un dimanche ensoleillé, au restaurant-auberge Les Menus-Plaisirs, se tiennent les 5^{es} Agapes de juin de la Société littéraire de Laval, au cours desquelles sont remis les prix de la Fondation lavalloise des lettres (FLL). Le prix de poésie est octroyé à **Marie-Josée Charest**, alors que le Lavallois **Luc A. Bégin** et le Français **Gérard Leyzieux** obtiennent une mention. **Bruno Vallée** reçoit le prix de prose, **Carl-Kevin Korb** et **Pierra Dupuis** (de France), une mention. On y fait par la même occasion le lancement du numéro d'été de la revue de la SLL, *Brèves littéraires*. Toujours aussi agréable, la formule « gastronomie-littérature-musique » invite l'été.

Juillet – Les vacances commencent. Sauf pour *Lis avec moi*. En effet, parcs et bibliothèques sont pris d'assaut par les animations de l'organisme lavallois voué à la littérature jeunesse : 2400 enfants en bénéficient. Il fait beau et chaud.

Août – La torpeur s'estompé, les activités littéraires reprennent. Le 30, **Marcelle Bisailon**, lauréate d'un 2^e prix du concours littéraire des publications régionales Transcontinental, accueille la Société littéraire de Laval au jardin : pique-nique potlatch, agrémenté par des contes de village de **Lise Bonneville**.

Septembre – Le 3, la SLL perd un de ses fondateurs et membre d'honneur, **Michel Cailloux**. Nouveauté dans le paysage lavallois : le 6, on dévoile la programmation d'automne de la Place Claude-Léveillée, que l'on veut lieu de diffusion extérieur, à la croisée du savoir et du transport public – tout près de la Maison des arts, toujours en rénovation. Le 8, **Nancy R. Lange** fait lecture de son poème jumelé à une installation permanente de l'artiste en art visuel **Monique Gagné**. L'œuvre multidisciplinaire est une commande du groupe Éco-Nature, qui fête les 25 ans du Parc de la Rivière-des-Mille-Îles.

LINDA AMYOT

Les Donneurs au Festival international de littérature

Simone Piuze, **Christine Bertrand** et plusieurs autres écrivains de Lanaudière et d'ailleurs ont animé une des chambres littéraires du FIL. Au programme : foyers d'écriture publique tels que proposés depuis une décennie par **Jean Pierre Girard** et ses Donneurs de Joliette. Toutes les régions sont d'ailleurs appelées à tenir leur propre journée d'écriture publique avec l'idée que « tout ce qui n'est pas donné est perdu ».

La saison des prix...

Jean-Paul Daoust : Prix Jaime Sabines/Gatien Lapointe pour *Poèmes de Babylone/Poemas de Babilonia* (Écrits des Forges/Mantis Editores), traduits par **Gabriel Martin**. **Louis Cornellier** : finaliste catégorie Littérature des Grands Prix Desjardins de la culture de Lanaudière, auquel étaient finalistes **Claude Daigneault** et **Mario Brassard**, ce dernier lauréat du Prix des libraires jeunesse sélections 5-11 ans et finaliste au Prix TD pour *La saison des pluies* (Soulières). **Louise Warren** : finaliste, Prix du CALQ en région.

Et des présences...

Jean-Paul Daoust : Festival international de poésie de Trois-Rivières ; **Jean Pierre Girard** : Festival Bouchées doubles du Saguenay ; **Louis Lymburner** : Salon de la Péninsule acadienne ; **Louise Warren** : Festival international de poésie du Panama et textes dans Zone d'écriture sur le site de Radio-Canada.

Publications récentes et à venir

Donald Alarie : *En souvenir d'eux* (Éditions Le Murmure) ; **Claude Daigneault** : *Le courage du mouton* (Éditions LaNoraye) ; **Roxanne Bouchard** : *Crématorium Circus* (VLB), un des cinq titres de la série L'Orphéon dont les personnages interagissent d'un roman à l'autre ; **Jean-Paul Daoust** : *Odes radiophoniques* (Éditions Poètes de la brousse) et *Lèvres ouvertes* (Écrits des Forges) en version renouvelée. **Manon Leblanc** : *Les hommes bleus* (Éditions Vents d'Ouest) ; **Louis Lymburner** : *Le trésor du pharaon* (Hurtubise HMH) premier d'une série fantastique ; **Patrick Simon** : *Mots de l'entre deux* (Éditions du tanka francophone), réédition du recueil de renga avec **Martine Gonfalone Modigliani**. **Louise Warren** : *Apparitions. Inventaire de l'atelier* (Nota bene).

À surveiller

La 6^e saison de lectures publiques par les comédiens d'À voix haute dans Lanaudière et, pour la première fois, à Montréal. Parmi les œuvres au programme : *Chercher le vent* de **Guillaume Vigneault**, *Vers le bleu* de **Julie Gravel**, *Whisky et paraboles* de Roxanne Bouchard. www.spectaclesavoixhaute.com.

Laval



Photo : R. A. Warren

Claire Varin remettant à **Bruno Vallée** le prix de prose 2012 de la Fondation lavalloise des lettres pour son texte *L'embellie*, paru dans *Brèves littéraires*.

Michel Noël

L'HOMME AUX CENT TITRES

LINDA AMYOT

Bibliothèque et Archives Canada vient d'archiver la vie et l'œuvre de Michel Noël, très inspirée par ses racines autochtones. En parallèle d'une vie professionnelle remplie et fructueuse, celui qui réside depuis de nombreuses années à St-Damien-de-Brandon, dans Lanaudière, écrit.

Au printemps 2012, Michel Noël lançait *À la recherche du bout du monde* chez Hurtubise HMH. Un nouveau roman jeunesse qui raconte le parcours initiatique d'un jeune Amérindien handicapé. Un roman touchant qui plonge le lecteur, comme toujours chez Noël, dans les cultures des premiers peuples du Québec et du Canada. Le 100^e titre d'une œuvre qu'il continue de poursuivre!

Depuis la publication de *Art décoratif et vestimentaire des Amérindiens du Québec: XVI^e et XVII^e siècles* (son mémoire de maîtrise) chez Leméac en 1979, l'écrivain et ethnologue bâtit un corpus littéraire et documentaire multiforme: albums pour les enfants, livres d'art, théâtre, poésie, romans, texte de comédie musicale, scénarios et narrations de films, monographies d'artistes, romans pour les jeunes... Toute son œuvre, cependant, s'articule autour d'un unique fil directeur, indissociable de la mission à laquelle il se consacre depuis près de cinquante ans et qui lui a valu de nombreuses reconnaissances dont le titre de Citoyen du monde décerné par l'Association canadienne pour les Nations Unies.

En fait, cette mission s'est sans doute imposée à lui dès l'enfance. De mère algonquine, Michel Noël est né à Messines, un village de la Vallée-de-la-Gatineau dans l'Outaouais. Il passe cependant les quatorze premières années de sa vie d'un camp forestier à l'autre, près des communautés autochtones, dans la vaste région de l'Abitibi et du Parc de la Vérendrye. Ces années le marqueront définitivement, si bien qu'il se considère avant tout de culture amérindienne.

Après ses études universitaires en lettres et ethnologie à l'Université Laval, il fait carrière dans l'enseignement et la fonction publique tout en restant un homme de terrain. Il occupe, tour à tour, le poste d'agent de développement économique

responsable du développement de l'art, de l'artisanat et du patrimoine des Amérindiens et des Inuits au ministère des Affaires indiennes et du Nord et celui de responsable du développement des métiers d'art au ministère de la Culture.

Se définissant lui-même comme un conteur, il publie, au début des années 1980, la série d'albums *Les Papinachoïs* chez Hurtubise HMH dont il a racheté les droits l'an dernier. La série, classique de la littérature jeunesse au Québec, a été revue et corrigée – les illustrations ont aussi été refaites par Joanne Ouellet qui avait signé celles de la série originale – et est aujourd'hui publiée chez Dominique et Compagnie dans la collection « Les nations autochtones » dirigée par Sylvie Roberge. « Je suis particulièrement heureux de ce nouveau souffle qui donne une seconde vie aux albums », de dire Michel Noël qui, par ailleurs, publie également cet automne, chez le même éditeur, un documentaire illustré sur la fabrication d'un livre. Une biographie romancée du peintre André Michel, qui a fait carrière auprès des Amérindiens, devrait également sortir au printemps 2013.

CV: Lauréat du Prix du Gouverneur Général 1997 pour *Pien*, du Geoffrey Bilson Award for Historical Fiction for Young Speaker 2005 pour *Good for nothing* et Prix littéraire 2008 de la Fondation Antoine de Saint-Exupéry pour l'ensemble de son œuvre, Michel Noël a été fait Chevalier des Arts et des Lettres par le gouvernement français en 2003 et Chevalier de l'Ordre national du Québec en 2011. Bibliothèque et Archives Canada a archivé sa vie et son œuvre au cours des trois dernières années; les documents peuvent maintenant être consultés en ligne. (L. Amyot)



Écrire sous influences



Photo : Isabelle Désy

Jean Désy

.....

Longtemps j'ai eu dans ma bibliothèque d'adolescent trois livres qui comptaient plus que les autres : *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le prophète* de Khalil Gibran, et *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach. Puis j'ai eu la chance de croiser un professeur de cégep, un vieux jésuite, qui m'a fait découvrir Dostoïevski. Littéralement, j'ai été fasciné par *Crime et châtiment*, puis par *Les frères Karamazov*, *Les possédés* et *L'idiot*. J'ai ensuite plongé dans les eaux de la littérature, avalant tout Saint-Exupéry, tout Camus, tout Hesse, tout Kundera, tout Kazantzaki et tout Garcia Marquez. J'ai pu apprécier certains textes remarquables d'Yves Thériault, dont *Agaguk* et *Les temps du Carcajou*, plusieurs romans de Gabrielle Roy, dont *Ces enfants de ma vie*, qui m'a ému à l'os, et surtout, surtout, le recueil de poésie que j'ai le plus souvent relu dans ma vie : *Regards et jeux dans l'espace*, d'Hector de Saint-Denys Garneau.

Certains livres et auteurs ont été plus déterminants que d'autres dans ma découverte d'une partie de moi-même et de la place que je pouvais tenir dans le monde, dont Gaston Bachelard, puis Sigmund Freud et Carl Gustav Jung qui me sont apparus comme de remarquables écrivains avant d'être de puissants psychologues. J'ai ensuite découvert George Steiner, à mon avis l'un des penseurs les plus éclairés du XX^e siècle. Manger son œuvre au complet, c'est goûter à l'essence de la pensée occidentale. Mais la philosophe qui me rejoint le plus intimement, porteuse de l'une des paroles les plus fines de notre monde contemporain, est sans contredit Simone Weil. À mon sens, *La pesanteur et la grâce* n'a rien à envier aux *Pensées* de Pascal.

Des professeurs ont marqué ma vie intellectuelle : d'abord Maurice Émond, qui a dirigé mon mémoire de maîtrise sur la rêverie du froid, à l'Université Laval, puis ma thèse de doctorat en littérature. Thomas de Koninck, en tant que croyant et humaniste, à la faculté de philosophie. Esther Croft, une écrivaine de Québec avec laquelle j'ai suivi onze ateliers d'écriture. Mais s'il est un homme auquel je dois à peu près tout mon cheminement d'aventurier et d'homme du Nord, c'est Louis-Edmond Hamelin, le géographe et linguiste, un être de la trempe intellectuelle des Marie-Victorin ou Fernand Dumont. S'il y a un ensemble de textes

qui m'obligent à méditer plus que les autres, ce sont assurément les Évangiles. S'il y a une poète québécoise qui me semble au-dessus de toute mêlée, c'est Marie Uguay. Quand je la relis, chaque fois, j'ai le cœur qui gonfle. S'il y a un auteur qui m'a lancé sur la mer, c'est bien Bernard Moitessier avec *Cap Horn à la voile* et *La longue route*. S'il y a quelqu'un qui m'a donné l'envie des déserts, c'est Théodore Monod et son *Chercheur d'absolu*. S'il y a un écrivain qui m'a parlé le mieux de la très haute montagne, c'est Maurice Herzog.

Enfin, si j'ai un héros en littérature québécoise, il se nomme Louis Hamelin. Je le salue !

Jean Désy

Kébec, 7 septembre 2012

CV:

Médecin et écrivain reconnu pour la fascination qu'il entretient pour le Nord, **Jean Désy** en incarne pour nous l'esprit depuis 1986 avec la publication de textes de tous les genres – nouvelle, poésie, essai, roman, conte et récit de voyage. La tête au Nord, plongé dans les rêveries nivales, il a aussi collaboré à plusieurs ouvrages collectifs. Il a remporté plusieurs honneurs, dont le prix du récit du Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean en 2010 pour *L'esprit du Nord*. (J.-F. Caron)

Pour ce nouvel entretien enchaîné, Roger Des Roches se tourne vers Louis-Philippe Hébert. Correspondance entre poètes...

J'optais pour le silence



D'abord, les questions que fit parvenir Roger Des Roches à Louis-Philippe Hébert...

Vos premiers livres paraissent à la fin des années 1960. Puis fin des années 1970, silence radio (pour ce qui est de votre fiction). *Fast forward* : depuis 2007, huit livres. À cause de cet arrêt dans les publications, votre vision de l'écriture a-t-elle changé ? Votre manière d'écrire, vos thèmes, votre style ont-ils changé ? Peut-on parler de brisure entre l'ancien LPH et le nouveau ?

Puis, la réponse qui lui parvint...

Cher Roger Des Roches,

Je vous avoue que, sur le coup, j'ai trouvé votre question, disons, saugrenue. Un peu comme lorsque vous rencontrez un vieil ami ou une vieille connaissance dans la rue et que vous vous entendez dire : « Mon Dieu, que vous avez changé ! » Voilà bien un sentiment que l'on a rarement pour sa propre personne. Le miroir ne suffit pas. Il faut mettre la main sur une photographie d'il y a une trentaine d'années et se comparer.

Je me souviens avoir éprouvé une impression d'étrangeté en revoyant Bruno Hébert. Peut-être, justement, trente

ans plus tard. J'ai été sidéré en constatant à quel point il avait changé. Je revoyais le gamin qui se pendait à mes jambes pendant que, moniteur de terrain de jeux, je lisais fébrilement les règlements du baseball pour tenter d'organiser un match entre les enfants qui attendaient, chacun sur un but, en plein champ, au grand soleil.

Je voyais Bruno Hébert et je croyais voir un géant. Sans doute en est-il de même, le géant excepté, pour ceux qui me lisent à trente ans de distance. Comme cet enfant n'avait pas cessé de grandir, je n'avais pas cessé de vieillir.

Seulement voilà. Pendant les quelque trente ans qui ont séparé la fin des années soixante-dix et l'année 2007, date de la publication du *Livre des plages*, je n'étais pas visible. Je jouais à l'homme invisible, en littérature en tout cas.

J'avais pris le parti de ne plus jamais publier mes propres écrits, et toujours ceux des autres. Rappelez-vous que les Éditions Logiques, grâce à vous notamment, publiaient pas moins de 100 livres par an. J'optais pour le silence, mais je n'étais pas muet pour autant. J'écrivais. Je notais. Je classais. J'archivais.

Le plus étonnant, c'est que les écrits de cette époque, appelons-les « les textes de l'intervalle », malgré ce que prétendent certaines personnes mal renseignées sinon éduquées par leur dépit, ne sont et ne seront jamais publiés.

Ce qui m'intéresse, là où j'apprends, c'est ce que j'écris maintenant. Avec *Celle d'avant, celle d'après*, roman écrit à La Rochelle pendant le Printemps des poètes, j'en serai à mon neuvième livre de ma deuxième vie. Les gens polis disent que je n'ai pas changé.

Votre ami,
Louis-Philippe Hébert.

CV:

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, Louis-Philippe Hébert a été le fondateur des éditions Logiques et dirige actuellement les Éditions de La Grenouillère. Son recueil intitulé *Le livre des plages* a remporté le Grand prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières en 2007, et *Vieillir* lui a mérité le 1^{er} prix du Festival de la poésie de Montréal en 2012. Au printemps dernier, on entendait Hébert commenter des oeuvres de poésie sur les ondes de Radio Ville-Marie dans le cadre de l'émission *Au pays des livres*. (J.-F. Caron)



Daniel Saldaña París

DE PASSAGE À MONTRÉAL

Le 13 septembre dernier, à la Maison des écrivains, se déroulait une rencontre avec Daniel Saldaña París, écrivain mexicain en résidence. L'animateur de l'événement, Bernard Andrès, nous présente le travail de ce géopoète.

Bernard Andrès

Outre ses nombreuses collaborations à des journaux et revues culturelles, tant au Mexique qu'en Espagne et aux États-Unis, Daniel Saldaña París s'adonne à un programme expérimental de « poésie déambulatoire ». Daniel a été chargé de ce projet diffusé sur le Web : mupd.wordpress.com. Ça s'intitule : « Método Universal de Poesía Derivada » (MUPD). En voici quelques principes de fonctionnement. Il s'agit de chasser le poète de sa tour d'ivoire en le propulsant dans la rue. De le forcer à rencontrer la « vraie vie » du « vrai monde », mais en partant d'une production écrite. Une fois rédigé, le poème devient un programme aléatoire de déambulation urbaine. Voici en quoi consiste cette méthodologie géopoétique :

- aller dans la rue avec un de ses propres poèmes, un appareil photo et se mettre dans un état de disponibilité totale ;
- se poster à l'intersection de deux rues ;
- si le premier vers du poème s'achève sur une voyelle, tourner à gauche ; si c'est une consonne, tourner à droite. Si c'est un point d'exclamation ou d'interrogation, aller tout droit ;
- à chaque vers du poème correspond un carré de maisons ;
- à la fin de chaque strophe, s'arrêter au coin de rue et prendre

en photo un objet, source possible de récit (noter les coïncidences possibles avec le poème initial ;

• une fois le poème entièrement « parcouru », faire le bilan des trouvailles, du parcours et des photos. Le tout peut être ensuite exposé sur un plan du type « Google Map » et déposé sur le site Web de l' « Archivo Universal de Poesía Derivada ». Les résultats sont assez étonnants dans la ville de Mexico.

On retrouve ce goût pour l'expérimentation littéraire dans l'écriture de Daniel qui déplace les frontières entre la poésie traditionnelle et l'essai. Ainsi, refusant la rime et la métrique, il mêle avec humour l'écriture épistolaire et la réflexion théorique. C'est du moins ce qui apparaît dans son dernier recueil, *La Máquina Autobiográfica* (2012), dont Daniel nous a livré des extraits à la Maison des écrivains lors de la rencontre. Il nous a aussi appris qu'il venait de terminer chez nous le roman *Ahora que vamos despacio* (*Alors que nous allons lentement*).

Son séjour à Montréal lui permettra de composer un nouveau recueil de poèmes en prose, de type autobiographique. Le « poète-narrateur » parlera de lui à la 3^e personne : une façon d'introduire une distance critique et une forme d'ironie entre l'énonciateur et l'énoncé. Dans cette exploration des confins entre récit et poésie, Daniel dit s'inspirer de poètes contemporains, parmi lesquels Jean-Marc Desgent occupe une place importante à ses yeux.

CV:

Daniel est né à Mexico en 1984. Il a étudié la philosophie en Espagne. Poète et essayiste, il a publié en 2008 *Esta pura materia* (*Cette pure matière*). Ce livre lui a valu le Prix « Jaime Reyes » de la jeune poésie. Ses poèmes sont parus dans un collectif de jeunes créateurs : *Divino tesoro* (*Divin trésor*), ainsi que dans des anthologies de poésie mexicaine. Toujours au Mexique, il a aussi collaboré à un collectif en y donnant un essai sur l'œuvre de Gerardo Deniz. (B. Andrès)

La Plume rousse: service d'animation scolaire, de révision, de rédaction, cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ: 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com

Révision stylistique: les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre UNEQ: motpourdire28@videotron.ca 418 698-636.

À louer à Montréal: appartement pour séjour d'une semaine à 3 mois. Tout fourni: climatisation, Internet haute-vitesse, draps et serviettes, câble-télé, téléphone, foyer, etc. Rue Saint-Denis près des Carmélites. 500 \$/semaine. Louis-Philippe Hébert: 514 886-8102.

Services conseils aux auteurs: évaluation et négociation d'un contrat d'édition – représentation auprès d'éditeurs – édition électronique. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., microprogramme de 2^e cycle en édition, Université de Sherbrooke. info@agencelitterairetraitdunion.com 514 234-2002 www.agencelitterairetraitdunion.com.

Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis: 450 672-4893, raymondgparadis@gmail.com.

Ateliers-formations sur la nouvelle orthographe du français. Écrit-on « boursofflé » ou « boursofflé »? « Socio-culturel » ou « socioculturel »? Comme écrivain et écrivaine, apprenez à faire des choix orthographiques éclairés et modernes. 514 343-2020, www.nouvelleorthographe.info, nouvelle.orthographe@videotron.ca.

Fabrication de livres numériques à partir de manuscrits sur logiciel Word, destinés aux diverses tablettes de lecture (iPad, Vibe, Sony, etc.). Ils se présentent sur support numérique avec protocole de sécurité pour la protection contre la copie (protection du droit d'auteur). Couverture incluse (graphisme, intégration d'images, résumés, encadrés, etc.). Possibilité de corriger les textes. Andrée Duchesneau, membre UNEQ: 450 586-4575, lasalled@videotron.ca

Imprimante photo absolument neuve de marque HP. Prix à négocié. Nadia Ghalem, membre de l'UNEQ: 514 739-5634.

Offre de services pour la saisie de vos textes. Expérience de plus de 30 ans, dont 15 ans dans ce domaine pour une maison d'édition et pour divers auteurs québécois. Rapidité, discrétion et professionnalisme assurés. Martine R. Aubut, 418 851-2762.

Service d'auteur-conseil. Écrivaine, membre UNEQ, vaste expérience de lectrice professionnelle pour des éditeurs. Je commente vos manuscrits de récits et de romans. Mon rapport de lecture vous donne des pistes concrètes pour retravailler votre texte. Après le 10 octobre 2012: Carole Massé, 514 259-5721, c.hebert.masse@videotron.ca.

Besoin de dactylo? Vous pourriez faire dactylographe et réviser votre manuscrit (50 mots/minute) par une pigiste (depuis 1994) ayant terminé un baccalauréat dans le domaine des communications. Travail de qualité/bon prix. 514 507-3810, regard_mudita@videotron.ca.

Traitement de texte du Sud-Ouest • Traitement de textes et correction d'épreuves à taux horaire. 514 767-0742.

Petites
annonces

Les écrivains à l'école : nouvelle donne

MODIFICATIONS À UN PROGRAMME POPULAIRE

André Roy

En 2009, la popularité croissante du programme « La culture à l'école » a mené à l'épuisement rapide du budget consacré à l'achat de livres, ce qui a entraîné un gel au milieu de l'année 2010. La réaction des écrivains ne s'est pas fait attendre. L'UNEQ a alors décidé de mener une consultation portant sur différents points du programme, dont ceux sur les changements apportés par le ministère de l'Éducation à l'achat des livres et les délais d'un mois octroyé aux écoles pour payer les écrivains.

Un petit historique de ce programme est nécessaire pour comprendre son importance et les changements qui l'ont affecté. En 1984, un programme de rencontres des écrivains dans les écoles primaires et secondaires est mis sur pied : « Tournées dans les écoles ». Entièrement géré par l'UNEQ, il est soutenu dans un premier temps par le ministère de l'Éducation et, la seconde année, par le ministère des Affaires culturelles.

Vient ensuite en 1999, le programme « Rencontres culture-éducation » implanté par le ministère de la Culture et dans lequel sont impliqués plusieurs participants : artistes, écrivains et organismes culturels. Le *Répertoire des ressources* compte 1500 inscrits.

Quelques années plus tard naît le volet « Culture à l'école » du programme « Rencontres culture-éducation ». L'UNEQ a pris en charge la section « écrivains » du volet, et gère complètement les tournées-rencontres. Le succès du programme s'avère considérable ; rien que pour l'année 2009-2010, ont eu lieu 1476 journées d'animations avec 20 livres par journée, pour un total de 29 520 livres envoyés dans les écoles.

Or en 2010, de nouvelles règles budgétaires sont énoncées : les écoles doivent désormais acheter les livres dans les librairies agréées et un forfait de 165 \$ est attribué pour l'achat global de livres, et non plus pour un nombre de livres selon le nombre d'élèves.

Les nouvelles modalités ont suscité, on le comprend, le mécontentement des écrivains, qui ont demandé à l'Union de discuter avec le MCCCCF sur le fonctionnement du programme. Les problèmes ont été ciblés : insuffisance de fonds, complexité des procédures, disparité des gestions au sein des commissions scolaires et absence de contrôle et de vérification.

Des améliorations ont donc été apportées pour l'année 2012-2013. Les 200 000 \$ qui avaient été attribués à l'achat ne seront plus traités distinctement et seront ajoutés à l'enveloppe globale du programme de 3 M\$. Ce montant global couvrira donc cachets, remboursements de frais et achats de matériel. Pour l'achat des livres, un montant de 200 \$ est réservé pour chaque animation.

Toutefois, cet achat demeure la responsabilité de l'organisateur de la rencontre en milieu scolaire. Le formulaire *Présentation d'un projet d'activités culturelles* a été mis à jour. La bonification a annulé le plafonnement de 200 000 \$ pour l'achat des livres.

Les nouvelles procédures pour cet achat, si elles sont toujours obligatoires, sont plus adaptables car évaluées selon les besoins de l'atelier, le niveau de la classe et les exemplaires disponibles sur place.

En conclusion, on peut dire que l'UNEQ a déployé revendications et explications avec entêtement afin de gérer elle-même le budget de l'achat des livres. Malheureusement, l'augmentation des budgets n'étant pas envisageable, elle a décidé de conserver les nouvelles modalités et d'aider plutôt les écrivains à mieux gérer leurs rencontres et d'accompagner les personnes responsables en milieu scolaire.

C'est un dossier qui lui tient à cœur. À l'écoute des écrivains, l'Union ne baisse pas les bras et verra à ce que le programme puisse encore s'améliorer.

Plumes brisées

La réaction aura été vive lorsque le verdict est tombé pour les Pussy Riot. Plusieurs auteurs ont vivement et spontanément dénoncé la situation. Si l'action fulgurante de ces jeunes femmes a frappé l'imaginaire et suscité un véritable raz-de-marée médiatique, les cas d'atteinte à la liberté d'expression gardés sous silence sont nombreux à travers le monde. Selon Reporters sans frontières, depuis le début de l'année 2012, 39 journalistes ont été tués sur la planète, tandis que 146 seraient emprisonnés. L'organisme fait un triste bilan de l'année 2011 – près de 2000 journalistes agressés ou menacés (une hausse de 43 % depuis 2010), tandis que 66 avaient été tués (+16 %). Étonnant que ces informations ne soient pas plus souvent partagées... par nos journalistes. Informations : fr.rsf.org. (J.-F. Caron)